

LA PETITE ROSANGE
COMÉDIE EN UN ACTE EN
VERS

Émile BLÉMONT (1839-1927)

1897

Texte établi par Paul FIEVRE, août 2019.

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Juillet 2019

LA PETITE ROSANGE

COMÉDIE EN UN ACTE EN
VERS

EN COLLABORATION AVEC LÉON VALADE.

PARIS, ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR, 23-31 PASSAGE
CHOISEUL, 23-31.

M DCCC XCVIII

PERSONNAGES.

CORNEILLE.

VOITURE.

NOËL LEBRETON, sieur de HAUTEROCHE, souffleur.

D'ORGEMONT, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne.

FLORIDOR, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne.

DE VILLIERS, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne.

DES URLIS, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne.

BRÉCOURT, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne.

BEAUVVAL, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne.

MADemoiselle DU CLOS, Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne.

MADemoiselle AUBRY, Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne.

ROSANGE, nièce de Mlle Du Clos.

La scène est à Paris, au Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. 1643.

Nota : Extrait de "Théâtre Molièresque et Cornélien (...)", Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1898. pp 263-304

LA PETITE ROSANGE

SCÈNE I.

Corneille, Hauteroche.

HAUTEROCHE.

Monsieur Corneille, on va répéter.

À part.

Le distrait !

Il hésite, il s'arrête, il repart comme un trait;
Et j'ai beau me pencher à l'une ou l'autre oreille,
Il ne m'entend pas plus qu'un sourd !

Élevant la voix.

Monsieur Corneille !

CORNEILLE, sortant de sa rêverie.

Ah ! C'est vous, Hauteroche. Excusez !

HAUTEROCHE.

Quel souci

Vous trouble la cervelle et vous absorbe ainsi ?
Vous êtes le mortel le plus heureux de France :
Tout vous sourit, succès, bonheur, gloire, espérance ;
Vous venez d'épouser l'objet de votre amour ;
10 On vous vante à la ville, on vous prise à la cour ;
Et bientôt Polyeucte, ici, sur cette scène,
Fera de tout Paris, Monsieur, votre Mécène.
Que vous faut-il de plus ?

CORNEILLE.

Cette fois, je crains fort

De laisser la Fortune et de sombrer au port.
15 L'Hôtel de Rambouillet...

HAUTEROCHE.

Eh bien ?

CORNEILLE.

Je viens de lire
Polyeucte là-bas.

HAUTEROCHE.

Alors, double martyrte :
Martyre de l'auteur, martyrte du héros !
Que, diantre ! Espérez-vous de ces nobles bourreaux ?

CORNEILLE.

Noël, vous savez bien quelle est leur influence.

HAUTEROCHE.

20 Je le sais ; c'est pourquoi j'enrage, quand j'y pense.
Ils ont dû vous berner de toutes les façons.

CORNEILLE.

Ils ont été polis, mais froids. De vrais glaçons !
J'ai lu...

HAUTEROCHE.

Vous voulez donc toujours lire vous-même !
Ah ! Pour faire valoir un damnable poème,
25 Je connais des diseurs vraiment miraculeux ;
Mais, lu par vous, le Cid même a l'air nébuleux !
Vous ressemblez, avec votre voix de fantôme,
À quelque huguenot nasillant un vieux psaume,
Et débitez vos vers comme on abat des noix.
30 Pardon ! Je vois les gens si faux et si sournois,
Qu'il me prend des accès farouches de franchise.

CORNEILLE.

Dites ! Ne craignez pas que je me scandalise !
Chez un homme de coeur, j'admets toujours l'esprit,
Noël. Mais un chagrin personnel vous aigrit,
35 Ou je me trompe fort. Tout en vous me révèle
Que vous avez du noir aussi dans la cervelle ;
Et même, vous devez en avoir plus que moi.

HAUTEROCHE.

La belle occasion de vous mettre en émoi !
Vous faites trop d'honneur à mon humble mérite.

CORNEILLE.

40 Si l'injuste destin vous raille et vous irrite,
Vous n'en avez pas moins de sens et de valeur.
Vous rêviez d'être prince et vous voilà souffleur !
Certes, ce n'est pas gai. Mais toute épreuve austère
A pour les coeurs vaillants un côté salulaire.
45 Quand, à l'âge où fleurit la fraîche illusion,
Hanté par une belle et chère vision,

Fier, imberbe, naïf, épris de ce qui brille,
Vous avez laissé là, Noël, votre famille
Pour conquérir un nom glorieux, dans les rangs
50 De je ne sais plus quels comédiens errants,
Vous ne connaissiez rien du monde et de la vie,
Hors le mirage doux à votre âme ravie.
Vous marchiez au hasard, crédule, insoucieux,
Sans rien voir. Aujourd'hui vous avez de bons yeux ;
55 Sachez vous en servir !

HAUTEROCHE.

Oui, fol enfant prodigue,
J'ai cru pouvoir d'emblée aborder les Rodrigue ;
Et le public, qui fait au théâtre la loi,
M'a trouvé peu doué pour ce galant emploi.
Alors, j'ai voulu prendre un rôle secondaire ;
60 Mais rien n'a désarmé l'irascible parterre.
Je ne puis même pas, malgré mon zèle ardent,
Jouer dans votre pièce un mince confident ;
Car vos vers, vos beaux vers que je sens à merveille,
Je les dis aussi mal que vous, Monsieur Corneille.

CORNEILLE.

65 Écrivez donc, alors, au lieu de déclamer !
Vous savez dénouer une intrigue, et rimer ;
Vous avez la science et vous avez la flamme.
On vous force à penser. Eh bien ! Soyez une âme,
Et laissez le cothurne aux beaux parleurs !

HAUTEROCHE.

Vingt fois
70 Je me suis gourmande, moi-même, à haute voix ;
Peine perdue ! Hélas ! je souffrirais en brave,
Si mon cœur n'avait pas une atteinte plus grave.
J'étais à moitié fou, je le suis tout à fait.
Je suis amoureux ! Oui, j'aime ! Et l'unique effet
75 De mon absurde amour, c'est de me rendre encore
Plus ridicule, aux yeux de celle que j'adore.

CORNEILLE.

Et qui donc aimez-vous de cet amour transi ?

HAUTEROCHE.

Vous êtes seul peut-être à l'ignorer ici.
À tant de curieux comment donner le change ?
80 Chacun raille mon trouble. Elle surtout !... Rosange !

CORNEILLE.

La petite Rosange ?

HAUTEROCHE.

Hélas ! Oui, cette enfant
Qui rit toujours, tandis que je m'en vais rêvant.
Elle a vingt ans, je crois, et n'en paraît pas seize.

CORNEILLE.

Le rire est de son âge, elle est jeune et Française !

HAUTEROCHE.

85 Tant de gaîté m'attriste.

CORNEILLE.

Ouvrez-lui votre coeur. Ami, vous avez tort.

HAUTEROCHE.

Elle en rirait plus fort.

CORNEILLE.

Qui sait ?

HAUTEROCHE.

J'ai peur. Je fuis quand je la trouve seule.

CORNEILLE.

Consultez la Du Clos dont elle est la filleule,
Et qui, lorsque mourut sa mère, voulut bien
90 L'adopter, l'héritage étant réduit à rien.
Mais j'y pense, Noël ! Je puis vous être utile :
Rosange, qui n'a point un esprit si futile,
Réclamait l'autre jour, pour ses prochains débuts,
Un beau rôle tout neuf, plein d'effets imprévus.
95 Hier, après avoir habillé sa marraine,
Elle m'a pris à part, la petite sirène,
Et m'a dit doucement : « Monsieur, c'est entendu,
Vous travaillez pour moi. »

HAUTEROCHE.

Qu'avez-vous répondu ?

CORNEILLE.

100 Pouvais-je refuser ? Elle était si câline !
Sa marraine, d'ailleurs, doit jouer ma Pauline.
Mais justement, voici venir notre beauté.

HAUTEROCHE.

Je me sauve.

CORNEILLE.

Non pas ! Restez à mon côté.

SCÈNE II.
Les mêmes, Rosange.

CORNEILLE.

Salut, ma chère enfant ! Votre joli visage
Me réjouit toujours comme un heureux présage.

ROSANGE.

105 Avant de répéter, ma marraine voudrait
Vous dire un mot, Monsieur.

CORNEILLE.

Bien !

ROSANGE.

C'est dans l'intérêt
De la pièce, d'après ce que j'ai cru comprendre.
Ici même, Monsieur, voudriez-vous l'attendre ?

CORNEILLE.

Certes !

ROSANGE.

Je vous préviens que c'est très sérieux.

HAUTEROUCHE.

110 N'a-t-elle plus la foi ? Son rôle est merveilleux.

ROSANGE.

Ah ! Si monsieur Noël en avait un semblable !

HAUTEROUCHE.

Monsieur Noël pourrait s'y montrer exécration,
Sans que le rôle en fût moins bon.

ROSANGE.

Monsieur Noël
Est très galant, très docte et très spirituel.

CORNEILLE.

115 Il a du moins l'esprit de vous aimer, méchante,
Et devrait vous trouver un peu plus indulgente.

ROSANGE.

Cet esprit-là, monsieur, d'autres peuvent l'avoir.

CORNEILLE.

Mais pas autant que lui !

ROSANGE.

Bah !

CORNEILLE.

C'est facile à voir.

ROSANGE.

Qu'il m'inspire celui d'y devenir sensible !

CORNEILLE.

120 Vous y prêteriez-vous, cruelle ?

ROSANGE.

C'est possible,
S'il écarte avec soin la tristesse et l'ennui.
Franchement, je n'ai pas d'aversion pour lui ;
Mais c'est tout ! Je vous laisse avec monsieur Voiture,
Qui vient vers vous, plus grave et plus fier que nature.

Elle part en riant.

HAUTEROCHE.

125 Voyez l'enfant terrible avec ses rires fous !

*Il va s'asseoir au fond de la scène, dans un coin où il se tient à part
silencieusement, observant tout avec attention pendant les scènes
suivantes.*

SCÈNE III.

Corneille, Voiture, Hauteroche.

CORNEILLE.

125 Quel bonheur de vous voir ici !

VOITURE.

J'y viens pour vous.

CORNEILLE.

Je suis vraiment confus que...

VOITURE.

Les esprits d'élite,
Devant lesquels l'auteur du Cid et de Méliote
A daigné lire hier son ouvrage nouveau,
M'ont chargé, bien que tout leur en semble fort beau,
130 De vous communiquer les scrupules, peut-être
Exagérés, qu'en eux Polyeucte a fait naître.

CORNEILLE.

Je vous écoute avec tout le recueillement
Que doit ma modestie à leur discernement ;
Ils ne pouvaient choisir un meilleur interprète.

VOITURE.

135 Polyeucte, à mon sens, est digne du poète
Dont la verve féconde et forte nous donna
Les imprécations de Camille et Cinna ;
Mais on croit...

CORNEILLE.

Que croit-on ?

VOITURE.

J'hésite. Je me trouve
Impropre à formuler ce qu'en rien je n'éprouve.
140 Si j'ai voulu venir, c'est pour vous ménager ;
Et maintenant, je crains de vous désobliger.

CORNEILLE.

De grâce, parlez franc !

VOITURE.

Puisqu'il faut tout vous dire,
On voit avec regret la palme du martyr
Dérobée aux tombeaux des apôtres chrétiens
145 Pour servir d'accessoire à des comédiens.

CORNEILLE.

Je pensais...

VOITURE.

Ce n'est point mon avis que j'exprime.

CORNEILLE.

Pourtant...

VOITURE.

Moi, je suis loin de vous en faire un crime !
Pour mon malheur, Monsieur, je joue en ce moment
Le rôle ingrat d'un simple et passif truchement.

CORNEILLE.

150 C'est juste. Poursuivez.

VOITURE.

Je ne crois pas utile,
Présentement, d'entrer dans les détails. Le style,
Certes, est disparate et marche par cahots,
Rendant fort bien parfois des sentiments très hauts,
Et parfois s'abaissant aux tons les plus vulgaires.

CORNEILLE.

155 Il faut...

VOITURE.

C'était fatal ; et l'on ne mêle guères,
Sans choir dans le bizarre et l'artificiel,
Les choses de la terre aux mystères du ciel.
Manquiez-vous, par hasard, de héros et de traîtres ?
Que n'avez-vous suivi l'exemple des bons maîtres,
160 Garnier, Hardy, Rotrou, qui dans la fable ont pris
Tant de nobles sujets pour divertir Paris !

CORNEILLE.

Mais bon nombre de ceux qu'à bon droit l'on admire...

VOITURE.

D'accord ! J'ai dit aux gens ce que vous voulez dire.
Il n'en reste pas moins fort clair à tous les yeux
165 Qu'un pareil genre est faux. S'il n'était ennuyeux,
Cela pourrait passer encore. Oh ! Je m'empresse
De déclarer combien, pour moi, je m'intéresse
Aux sublimes transports du saint que vous chantez.
Mais, si hautes que soient de semblables beautés,
170 Donne-t-on son argent, fait-on toilette fraîche,
Pour entendre un acteur débiter un long prêche ?
Chaque chose a son temps, son public et son lieu ;

Truchement : Celui qui explique à des personnes qui parlent des langues différentes, ce qu'elles se disent l'une à l'autre. [L]

Robert Garnier (1545?-1590),
Alexandre Hardy (1570?-1632?), Jean
Rotrou (1609-1650) sont trois poètes
dramatiques.

On se rend à l'église afin d'honorer Dieu,
Mais l'on entre au théâtre afin de se distraire.
175 Nous ne sommes pas tous des anges : au contraire !
Et le bon spectateur aime, avant tout, se voir
Dans le comédien comme dans un miroir.

CORNEILLE.

Voulez-vous donc, Monsieur, que la Muse héroïque
Flatte les instincts bas et l'esprit prosaïque ?

VOITURE.

180 Qui ? Moi ! Si je le veux ? Monsieur, je ne veux rien
Que vous servir.

CORNEILLE.

C'est vrai. Vous parlez pour mon bien.
J'oublie, hélas ! malgré vos phrases explicites,
Que ce que vous pensez n'est pas ce que vous dites.
Pardon !

VOITURE.

185 Monsieur Godeau qui, sans trouver mauvais
Que vous reproduisiez ses vers les plus parfaits...

CORNEILLE.

Quels vers ?

VOITURE.

N'est-ce donc là qu'une coïncidence ?
Quoi ! Vous ne saviez pas que l'évêque de Vence
Avait écrit, dans l'Ode adressée au feu roi,
Le fragment reproduit par vous ?

CORNEILLE.

Dites-le-moi.

VOITURE, déclamant.

190 « Mais leur gloire tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité... »

CORNEILLE.

Vous êtes sûr qu'on lit ce fragment dans son ode ?

VOITURE.

Oh !

CORNEILLE.

Vous en êtes sûr ?

VOITURE.

Pensez-vous que je... brode,
195 Ou que Monsieur Godeau ?...

CORNEILLE.

J'en reste stupéfait.

VOITURE.

La rencontre est, Monsieur, surprenante, en effet ;
Mais elle est, après tout, sans importance aucune,
Et l'évêque ne peut vous en garder rancune.
200 Non ! S'il a critiqué Polyeucte, il avait
De plus graves raisons que ce petit méfait ;
Il pensait à l'Église et non pas à lui-même.

CORNEILLE.

Ai-je offensé l'Église en rien dans mon poème ?
Je croyais, au contraire, avoir bien mérité
De la religion et de la piété.

VOITURE.

205 Votre Sévère dit : « Ces croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques,
Pour contenir un peuple ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus sa faiblesse affermir leur pouvoir. »

CORNEILLE.

Son rôle...

VOITURE.

Assurément, l'intention est bonne ;
210 Mais sans être chanoine ou docteur en Sorbonne,
On peut trouver dans l'oeuvre un côté dangereux.
Polyeucte est, d'ailleurs, un héros généreux..
Qu'il est simple, pourtant ! Avec sa foi farouche
Et les grands mots qu'il a sans cesse dans la bouche,
215 Est-il de notre siècle ? Est-ce, on en peut douter,
Un exemple qu'on doive en tous points imiter ?
Il agit en aveugle, et, pour des bagatelles,
Compromet gravement la cause des fidèles.

CORNEILLE.

Vous êtes dur pour lui.

VOITURE.

Non ; j'atténue, hélas !
220 C'est l'avis de messieurs Cottin et Vaugelas,
Que monsieur Colletet partage. La marquise
Ne trouve pas non plus ce beau zèle à sa guise ;
Et votre illuminé lui semble, c'est son mot,
À moitié janséniste, à moitié huguenot.

225 De tels emportements, si bizarrement chastes,
Ne peuvent stimuler que les iconoclastes.
J'aurais voulu, Monsieur, que, caché quelque part,
Vous entendissiez tout ce qu'à monsieur Conrart
Disait l'Abbé Testu. Sans compter la tirade
230 Que l'Abbé d' Aubignac lançait à Bensérade !
Et le bon Chapelain, et l'avocat Patru
Qui, debout dans son coin, discourait haut et dru,
Entre Monsieur Ménage et l'Abbé de Marolles,
Que n'avez-vous aussi recueilli leurs paroles !

CORNEILLE.

235 Monsieur, je vous écoute et c'est très suffisant.

VOITURE.

Dois-je m'arrêter ?

CORNEILLE.

Non, le mot n'est pas blessant ;
J'estime que par vous revivent à merveille
Tous les discours auxquels vous prêtâtes l'oreille.

VOITURE.

C'était Monsieur Godeau qu'on entourait surtout.
240 Comme il sait allier l'onction au bon goût !
« Gardons-nous de porter le dogme sur la scène !
Disait-il. L'entreprise est trompeuse, malsaine ;
Et bien loin d'augmenter la gloire de Sion,
Cela sent quelque peu la profanation.
245 L'Église a, dès longtemps, banni de ses enceintes
L'art qui travestissait les Écritures Saintes ;
Et plus tard, et non pas sans raison, par édit,
Le Parlement, à tous, en tous lieux, défendit
Qu'on ne se fît un jeu de nos divins mystères.
250 Pour célébrer le ciel et ses douceurs austères,
Dieu veut des fronts sans tache et des cœurs innocents.
C'est dans l'or le plus pur que doit brûler l'encens.
À quoi bon vos arceaux, sublimes cathédrales,
Vos imposantes nefs, vos chaires magistrales,
255 Vos reposoirs de lis, vos cantiques fervents
Et les hautes vertus de vos bons desservants,
Si le premier venu peut à votre évangile
Prêter sa voix indigne et mêler son argile,
Et si notre Seigneur, sa croix, sa passion,
260 Sont livrés sans scrupule à l'exploitation
De ces comédiens, troupe folle et tarée
Qu'on n'ensevelit pas en terre consacrée ! »

CORNEILLE.

Ce sont pourtant, Monsieur, de fort honnêtes gens.

VOITURE.

Oui, peut-être, pour nous qui sommes indulgents.

CORNEILLE.

265 L'art qu'ils exercent, fut, par royale ordonnance,
Déclaré libre et noble.

VOITURE.

Oui, j'en ai souvenance ;
Mais vous savez qu'ils sont tous excommuniés.

CORNEILLE.

Vous nous condamnez donc ?

VOITURE.

Vous me calomniez.
J'ai soutenu vos droits, et j'ai défendu même
270 Tout l'Hôtel de Bourgogne avec votre poème.
Mais je me trouvais seul à combattre pour vous ;
Et véritablement, Monsieur, seul contre tous,
Que vouliez-vous que fît l'ami le plus sincère ?
Qu'il mourût ?

CORNEILLE.

Non, cela n'était pas nécessaire.
275 C'est bon pour Polyeucte et pour Horace... Moi,
Me voilà fort perplexé et dans un grand émoi.

VOITURE.

Si je pouvais prêter, sans disgrâce infinie,
Mon humble jugement à votre haut génie,
Je vous rappellerais le destin alarmant
280 De cette Sainte Agnès qu'on joua récemment.
La Muse, portant mal le cilice et la haire,
Se plaît sur le Parnasse et non sur le Calvaire ;
Polyeucte pourra choquer les cœurs pieux,
Sans beaucoup divertir les autres.

CORNEILLE.

À vos yeux,
285 La partie est, pour moi, gravement compromise.

VOITURE.

J'ai peur surtout de voir rejaillir sur l'Église
Un insuccès possible, et probable en ce cas.
Ne le doit-on pas craindre ?

CORNEILLE.

Oh ! Je n'y songeais pas.
Vous m'accablez, Monsieur ; je ne sais plus que faire.

VOITURE.

290 Réfléchissez !

Cilice : Ceinture de crin qu'on porte sur la peau par mortification. Porter le cilice. Affliger son corps de cilices et de jeûnes. [L]

Haire : Petite chemise de crin ou de poil de chèvre portée sur la peau par esprit de mortification et de pénitence. [L]

CORNEILLE.

Je crois qu'on est un peu sévère.
Que me conseillez-vous ?

VOITURE.

Vous pourriez simplement
Publier Polyeucte en brochure.

CORNEILLE.

Comment !
Il faudrait retirer la pièce du théâtre ?

VOITURE.

J'oubliais qu'un rimeur est homme opiniâtre ;
295 Mais je vous. parle au nom des gens les plus sensés.

CORNEILLE.

Ce serait trop cruel, Monsieur.

VOITURE.

Réfléchissez !

SCÈNE IV.

**Les mêmes, D'Orgemont, Floridor, De
Villiers,
Des Urlis, Brécourt, Beauval.**

*Les comédiens, arrivant successivement, forment des groupes,
causent, vont et viennent, sortent et rentrent.*

**D'ORGEMONT, en costume de Polyeucte, à
Corneille, qui est tout absorbé par ses préoccupations.**
Toujours le front penché, toujours l'ame inquiète !

À Voiture, Corneille restant absorbé sans l'entendre.
Quel étrange animal, monsieur, qu'un grand poète !

VOITURE, d'un ton sceptique.

Un grand, poète ?

**FLORIDOR, en costume de Sévère, très élégant, une
fleur à la main.**

Eh bien ! L'Hôtel de Rambouillet
300 Est resté froid, dit-on.

VOITURE.

Corneille s'embrouillait,
Et la pièce, elle-même, a semblé ridicule.

D'ORGEMONT.

Parbleu !

Allant à Corneille.

Monsieur Corneille, écoutez. Je calcule
Que le héros chrétien qui parle par ma voix,
Saint Polyeucte, porte une trop lourde croix.
305 Comme pour le ciel seul il jette feux et flammes,
Il aura contre lui, d'abord, toutes les femmes.

CORNEILLE.

Non, puisque lui, c'est vous.

**D'ORGEMONT, après un grand salut ironique à
Corneille.**

Ce nouveau marié
A, tout le temps, un rôle assez peu varié,
Celui de s'abstenir. Mais quel trait m'illumine !
310 S'il se convertissait par amour pour Pauline,
Et non par amitié pour Néarque ?

*Ce disant, il désigne des Urlis qui arrive en costume de Néarque, un
petit chien sur un bras et un bilboquet à la main.*

DES URLIS, eu costume de Néarque.

Il faudrait
Me supprimer alors, tout entier, d'un seul trait.
Dès l'acte trois, déjà, Félix tranche ma vie ;
Pourquoi considérer avec un oeil d'envie
315 Les deux pauvres petits bouts de scène que j'ai ?

CORNEILLE.

Votre rôle...

DES URLIS.

Doit être, au contraire, allongé.

À Voiture.

N'est-il pas vrai, monsieur ? Vous regardez ma bête.
Il a, ce petit chien, plus d'esprit qu'un poète.

VOITURE.

Ah !

DES URLIS.

Il sait lire, écrire et compter.

VOITURE.

Rime-t-il ?

DES URLIS.

320 Pas encore. Il apprend.

VOITURE.

C'est un chien fort subtil.

DES URLIS.

Il sait la danse grave et la danse légère :
Courante, menuet, volte. Je n'exagère
En rien. Je lui fais faire un habit fort coquet.

VOITURE.

325 S'il savait, comme vous, jouer du bilboquet,
Il ne laisserait rien à désirer.

DES URLIS.

Apprendra-t-il ce jeu. Moi, j'y suis passé maître.
Voyez ! Peut-être

Il joue.

VOITURE.

Quel beau talent vous avez là !

DES URLIS.

Que je meurs en la fleur de mon printemps, je puis
M'exercer à loisir, hélas ! Je me surpasse. Depuis

À Corneille.

330 Il faut, mon cher auteur, différer ma mort. Grâce !

CORNEILLE.

Non pas !

DES URLIS.

Faites donc mieux !

CORNEILLE.

Comment ?

DES URLIS.

Ressuscitez-moi ! Pour le bouquet,

CORNEILLE.

Vous ?

VOITURE.

Avec le bilboquet ?

DES URLIS.

Avec le bilboquet, parbleu ! Ce serait drôle.

Il s'éloigne en jouant.

CORNEILLE, à Floridor.

Ah ! Monsieur Floridor, comme il traite son rôle !

FLORIDOR.

335 Il s'abuse.

CORNEILLE.

L'intrigue est donc de votre goût...

FLORIDOR.

Tout dépend des acteurs, mon cher.

CORNEILLE.

Tout ! C'est beaucoup.

FLORIDOR.

340 Je parle du succès, car, en littérature,
Je ne me suis jamais donné de tablature
Pour épilucher les mots et distinguer les cas.
C'est bon pour les auteurs et pour les avocats,
Mon pauvre ami. Je fais une simple critique.
La pièce n'a vraiment qu'un rôle sympathique :
Le mien, Sévère.

CORNEILLE.

Mais...

FLORIDOR.

Nul doute ! Alors, pourquoi
Pauline reste-t-elle aussi froide avec moi ?

CORNEILLE.

345 Froide ? Non, permettez ! Elle vous aime encore.

FLORIDOR.

Oh, pas assez ! Il faut que l'amour la dévore.
Un amour vrai, qui soit du feu, non du sirop !

CORNEILLE.

Tout le monde prétend qu'elle vous aime trop.

FLORIDOR.

Oui, suivant la raison ; non, selon la nature !
350 C'est une impersonnelle et veule créature,
Qui ne satisfera, malgré ses traits exquis,
Ni les collets-montés ni les petits marquis.
Son mari n'a pas l'air, d'ailleurs, fort épris d'elle.
Ah ! Comme on la voudrait plus tendre et moins fidèle !

CORNEILLE.

355 Vous raillez.

FLORIDOR.

Voyez donc le monde comme il est !

CORNEILLE.

Tel que vous le montrez, il est beaucoup trop laid ;
J'aime mieux le rêver, monsieur, tel qu'il doit être.

FLORIDOR.

Vous ne ferez jamais fortune, mon bon maître.

**DE VILLIERS, en costume de Félix, s'approchant de
Corneille.**

Aristote...

D'ORGEMONT.

Il invoque Aristote, ô mon Dieu !
360 Sauvons-nous !

DE VILLIERS.

Il s'agit de l'unité de lieu.
C'est extrêmement grave. Écoutez ! Aristote...

D'ORGEMONT.

Quand il a deux mille ans, un écrivain radote.

DES URLIS, interrompant.

À quoi peut bien rimer Polyeucte ?

D'ORGEMONT.

Cela ne rime à rien que je sache. Ma foi,

DES URLIS.

Pourquoi ?

DE VILLIERS.

365 La belle question ! Tu veux te moquer.

DES URLIS.

Baste !
C'est pour mieux faire voir combien notre homme est chaste.

Rires des comédiens.

BRÉCOURT, en costume d'Albin, venant à Corneille.

Monsieur, j'ai fait la guerre au service du Roi.
J'ai vu le grand Gustave, et j'étais à Rocroy ;
J'y fus blessé, j'en porte encor la cicatrice.
370 Donc, en l'art des combats je ne suis pas novice ;
C'est pourquoi je prendrai l'extrême liberté
De trouver sec, obscur et par trop écourté
Le récit que je fais des exploits de Sévère.

CORNEILLE.

La haute stratégie est-elle mon affaire ?

BRÉCOURT.

375 Que le récit du Cid est autrement narré !

CORNEILLE.

Albin n'est pas le Cid.

BRÉCOURT.

Qu'importe ?

CORNEILLE.

Je verrai.
Vous ne dites rien, vous, Beauval ?

BEAUVAL.

Je vous admire.
J'aime les traits d'esprit, monsieur, et l'on peut dire
Que votre pièce en a de fort éblouissants :
380 « Choisis de leur donner ton sang ou de l'encens !...
Ô devoir qui me perd et qui me désespère ! »
Ces deux vers sont charmants.

VOITURE.

Charmants !

BEAUVAL.

Ils font la paire ;
Et je donnerais, moi, tout un acte pour eux.

VOITURE.

C'est élégant, concis, délicat, chaleureux.

CORNEILLE.

385 Je voulais justement, la rencontre est étrange,
Changer ces deux vers-là.

VOITURE.

Vous perdriez au change.

SCÈNE V.

**Les mêmes, Mademoiselle du Clos,
Mademoiselle Aubry, Rosange.**

**VOITURE, apercevant Mademoiselle Du Clos, qui
entre accompagnée par Mademoiselle Aubry et
Rosange.**

Voici votre Pauline. Elle est, rare défaut,
Trop belle pour avoir un mari si dévot.

MADemoiselle DU CLOS.

Monsieur Voiture ici ! quelle surprise aimable !

VOITURE.

390 Polyeucte avec vous devient invraisemblable.
Je suis, vous le savez, votre humble adorateur.

MADemoiselle DU CLOS.

Rosange, va chercher mon flacon de senteur.

À Voiture qui, en se retirant, regarde Rosange s'éloigner.
Vous la reconnaissez, c'est ma petite nièce.

À Corneille, qu'elle prend à part.

Mon ami, tenez-vous beaucoup à votre pièce ?

CORNEILLE.

395 Que veut dire cela ?

MADemoiselle DU CLOS.

Que je vous aime fort,
Que j'ai grand'peur pour vous et que je n'ai pas tort.
Vous baissez, mon ami, c'est votre mariage !
Pourquoi vous marier ?

CORNEILLE.

Pour...

CORNEILLE, très sérieux.

425 Non ! Mais j'eusse approuvé sa franchise stoïque ?

MADemoiselle du Clos.

Vous ne serez jamais qu'un bourgeois héroïque.

BEAUVAl, au fond.

Pauline et Stratonice, allons, c'est votre tour !

MADemoiselle du Clos.

Il faut donc répéter la pièce encore un jour ?

CORNEILLE.

Laissez-moi réfléchir un peu, mademoiselle.

À part.

430 Son babil m'étourdit comme un bruit de crécelle.

**MADemoiselle du Clos, s'éloignant avec
mademoiselle Aubry.**

Évitez un échec !

SCÈNE VI.

Corneille, Hauteroche.

CORNEILLE.

Dois-je désespérer ?
Quoiqu'il m'en coûte, hélas ! je vais la retirer,
Cette malencontreuse et triste tragédie.

**HAUTEROCHE, quittant le coin d'où il a tout
observé en silence pendant les scènes précédentes.**

435 Par le ciel ! est-ce vous qu'ainsi l'on congédie ?
Quoi, vous vous laissez battre à coups d'épingle, vous !

CORNEILLE.

Ils ont l'air tellement convaincus !

HAUTEROCHE.

Ils sont fous !
S'ils vous veulent du bien, leur erreur est profonde.

CORNEILLE.

Contre moi, vous voyez, Noël, j'ai tout le monde.
Monsieur Godeau...

HAUTEROCHE.

440 Ses vers sont traduits du latin ;
Libre à vous de traduire aussi !

CORNEILLE.

L'Abbé Cottin...

HAUTEROCHE.

Vous avez eu raison du Cardinal lui-même ;
Vous pouvez aujourd'hui braver sans crainte extrême
Les abbés, les marquis, les sots et les pédants.

CORNEILLE.

Voiture n'est point sot.

*À ces mots Voiture, qui vient de rentrer en scène, au fond, dresse
l'oreille, sourit et avance doucement.*

HAUTEROCHE, sans apercevoir Voiture.

445 Il a de belles dents,
Il sourit bien. Charmant Apollon de ruelles !
Ses petits vers jamais n'ont trouvé de cruelles.
Croyez-vous, toutefois, qu'un homme si léger
Soit apte à vous comprendre et fait pour vous juger ?

*Voiture s'éloigne vivement et se heurte, en sortant, à Floridor et à
des Urlis qui rentrent au fond.*

CORNEILLE.

Mais les comédiens ont quelque expérience.

Floridor et des Urlis s'approchent avec curiosité.

HAUTEROCHE, sans voir Floridor ni des Urlis.

450 Ils en ont trop ! Cela me met en défiance.
Voyant tout de trop près, ils restent sans émoi ;
Et, comme à saint Thomas, il leur manque la foi.

Floridor et des Urlis sortent en haussant les épaules.

455 Le public est naïf au fond, n'ergote guère,
Mais comprend la grandeur bien qu'il soit le vulgaire,
Se livre volontiers, s'amuse comme il peut,
Et ne boude jamais contre ce qui l'émeut.
N'estimez ni trop haut ni trop bas la science
Des donneurs de conseils ! Ayez la patience
De les écouter ! Oui ; mais un peu de vigueur !
Vous les dépassez tous de la tête et du cœur ;
460 Et ce n'est pas pour rien qu'on appelle sans cesse
Votre Monsieur Godeau « le nain de la princesse ».

CORNEILLE.

Qui consulter, alors ?

HAUTEROCHE.

Des esprits moins faussés !
Tout est perdu, Monsieur, si vous vous trahissez.
465 Leurs observations sont-elles sans réplique ?

CORNEILLE.

Mon héros n'est-il pas un peu trop angélique ?

HAUTEROCHE.

Ce qu'est votre héros, doit-il l'être à moitié ?
Quel pur transport en nous se mêle à la pitié,
Quand déborde son cœur plein de divine extase !

CORNEILLE.

470 Mais Pauline ? Les gens m'ont dit, sans périphrase,
Qu'elle était tiède, fade, et que l'on n'en voudrait
Ni pour femme, ni pour maîtresse.

HAUTEROCHE.

Le beau trait !
Je souhaite aux galants qui se sont raillés d'elle,
Aussi noble maîtresse ou femme aussi fidèle,
475 Car on ne peut unir en notre humanité
Plus de raison à plus de générosité.

CORNEILLE.

Merci, mon cher Noël ! vous me rendez courage.
Mais, hélas ! L'horizon est encor gros d'orage :
Polyeucte n'aura qu'un bien précaire appui,
480 S'il a l'Église, avec les femmes, contre lui.

HAUTEROCHE.

Oh ! Tout d'abord, Monsieur, n'avez point peur des femmes !
Ce sont les meilleurs cœurs et les plus belles âmes.
Est-ce qu'on a jamais les femmes contre soi,
Lorsque l'on a l'amour, la grandeur et la foi ?

CORNEILLE.

485 Mais les dévots ?... Si l'on sifflait !...

HAUTEROCHE.

Les choses saintes
Planent infiniment trop haut, pour être atteintes
Par le stupide assaut de quelque esprit rampant
Qui, gonflé de venin, siffle comme un serpent.

CORNEILLE.

Ils se trompent donc tous ?

HAUTEROCHE.

Oui, certes ; et pour cause !
490 Ne leur concédez rien, rien !... De leur sottise prose
Défendez, sans fléchir, votre vers éclatant.
Le soleil et la lune ont des taches ; pourtant,
L'Hôtel de Rambouillet et l'Hôtel de Bourgogne
Oseraient-ils jamais demander sans vergogne
495 Que, vu tous les points noirs de ce double appareil,
Le bon Dieu supprimât la lune et le soleil ?

SCÈNE VII.

Les mêmes, Rosange.

ROSANGE.

Je vous dérange ?

CORNEILLE.

Non.

ROSANGE.

C'est encor ma marraine
Qui voudrait vous parler un instant sur la scène.

CORNEILLE.

Pourquoi ?

ROSANGE.

Pour retrancher ou changer, s'il vous plaît,
500 Deux vers, rien que deux vers, au milieu d'un couplet.

CORNEILLE.

Ma chère enfant, j'en suis fâché, c'est impossible.

HAUTEROCHE.

Bravo ! Tenez-lui tête et restez inflexible !

ROSANGE.

Vous devriez venir tout de même.

CORNEILLE.

Je viens.

ROSANGE.

505 Ils ne répètent pas, monsieur, en bons chrétiens ;
Ils n'ont pas confiance.

CORNEILLE.

Et vous ?

ROSANGE.

Je me récuse.

CORNEILLE.

Vous avez pourtant l'air d'une petite muse.

ROSANGE.

510 Votre gloire m'est chère, et du fond de mon coeur
Je souhaite ardemment que vous soyez vainqueur ;
Mais les méchants propos enfin m'ont assombrie.
Daignez être prudent, monsieur, je vous en prie !

CORNEILLE.

Fort bien ! Quoi qu'il en soit, je tenterai le sort.

HAUTEROCHE.

Il a vingt fois raison ; tous les autres ont tort.

ROSANGE, à Hauteroche.

Je ne vous parlais pas. Quelle galanterie !

HAUTEROCHE.

515 Jasez ! Mais Polyeucte aura, je vous parie
Tout ce que vous voudrez, un énorme succès.

ROSANGE.

Vous êtes toujours fier ou timide à l'excès.

HAUTEROCHE.

Timide pour ma part, fier pour monsieur Corneille.

ROSANGE.

Tout à l'heure, quelqu'un me disait à l'oreille :
« Si cela réussit, je veux être pendu ! »
Voulez-vous l'être, en cas d'échec ?

HAUTEROCHE.

C'est entendu :
En ce cas je me pends. Nulle miséricorde !
Et dans mon testament je vous lègue ma corde.
Mais consentiriez-vous, le contraire arrivant,
À m'accorder la main que voici, belle enfant ?

ROSANGE.

525 Soyez donc sérieux !

HAUTEROCHE.

Je suis, je vous le jure,
Très sérieux. Je suis...

ROSANGE.

Singulière gageure !
On ne saurait ainsi s'exposer sans raison ;
Un mari tel que vous, c'est pis que pendaison !

HAUTEROCHE.

Ah ! Ah ! Vous hésitez, je crois, mademoiselle.
530 Pourquoi donc, à l'instant, mettiez-vous tant de zèle
À détourner monsieur de se faire jouer,
Quand monsieur, selon vous, peut ne pas échouer ?
Fi ! C'est vilain.

ROSANGE.

Ma foi, j'accepte. Je m'en moque.
Je tiens votre pari.

À Corneille.

C'est lui qui me provoque !
535 Excusez-moi, monsieur, si je vous ai blessé.

CORNEILLE.

Je suis tout simplement ravi.

ROSANGE.

C'est insensé.

À Hauteroche.

En tout cas, attendez mon ordre pour vous pendre !
Je puis vous gracier.

HAUTEROCHE.

Je ne veux rien attendre ;
Je me pendrai tout seul, si je perds le pari.
540 Si je gagne, tant pis ! je suis votre mari.
Pas de grâce !

SCÈNE VII.

**Les mêmes, Mademoiselle du Clos,
Mademoiselle Aubry, Voiture, D'Orgemont,
Floridor, De Villiers, DES Urlis, Brécourt,
Beauval.**

MADemoisELLE DU CLOS.

Fort bien ! Causez, restez à rire,
Quand nous vous implorons, là-bas, en plein martyr !
Oui, pour continuer la répétition,
Il faut que nous venions, tous, en procession,
545 Chercher jusqu'en ces lieux le poète rebelle.

CORNEILLE.

Je me mets à vos pieds ; pardon, ma toute belle !

HAUTEROCHE, avec un salut cérémonieux.

Entre temps, s'il vous plaît, Mademoiselle, un mot.

MADemoisELLE DU CLOS.

Quelle solennité !

HAUTEROCHE.

Ce n'est pas un grimaud,
C'est le très noble sieur Noël de Hauteroche,
550 Qui vient vous demander, sans peur et sans reproche,
La main de votre nièce et filleule...

MADemoisELLE DU CLOS.

D'accord !
Mais pour être poli, vous auriez dû d'abord
Me demander ma main. Je l'aurais refusée.
Puis Rosange... Voyez la petite rusée !
555 Elle n'en avait pas soufflé mot. C'est charmant.

ROSANGE.

Oh ! Marraine, écoutez ! Je n'ai réellement
Rien accepté que si, par extraordinaire,
Polyeucte, martyr, soulève un tel tonnerre
De bravos, du parterre au cintre, à tous moments,
560 Que la salle s'écroule en applaudissements.

Rire général.

MADemoisELLE DU CLOS.

Le bon billet qu'il a, ce pauvre Hauteroche !
Mais votre coeur, mignonne, est donc un coeur de roche ?
Moi qui le supposais si doux, si moutonnier !

Moutonnier : Fig. Qui fait ce qu'il voit
faire. [L]

HAUTEROCHE.

565 Moquez-vous ! Rira bien, qui rira le dernier !
J'invite tout le monde aux noces, qu'ici même
Je prétends célébrer.

VOITURE.

Pourquoi pas au baptême ?

ROSANGE, légèrement inquiète.

Il ne doute de rien.

HAUTEROCHE.

Mes bons amis, pour moi
Vous direz, n'est-ce pas, Polyeucte avec foi.
Jurez-le !

TOUS LES COMÉDIENS.

Nous jurons !

MADemoiselle du Clos.

570 Pour vous et pour Rosange,
Je tâcherai, Noël, d'être vraiment un ange.

HAUTEROCHE, lui baisant la main.

J'y compte.

ROSANGE.

Trahison !

VOITURE, avec conviction.

Rassurez-vous !

ROSANGE.

Pourtant,
Si Polyeucte avait le succès qu'il prétend !
Devant un tel aplomb j'ai l'esprit moins paisible ;
J'ai peur.

VOITURE.

Quelle folie !

ROSANGE, éclatant de rire.

Oh ! Non, c'est impossible !

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].